

M É M O I R E **S**
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DU MIDI DE LA FRANCE



TOME LXVIII - 2008

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU CONSEIL GÉNÉRAL DE LA HAUTE-GARONNE

LA COLLÉGIALE SAINT-ÉTIENNE DE CAPESTANG (HÉRAULT), UN AMBITIEUX CHANTIER DE CONSTRUCTION DE LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XIV^e SIÈCLE

par Adeline BÉA *

La collégiale Saint-Étienne de Capestang (fig. 1 et 2), majestueuse église gothique inachevée qui hérissé ses hauts contreforts sur un promontoire rocheux, est un édifice composite dans lequel se suivent et se mêlent différentes périodes de construction. Un élégant chœur gothique à deux travées droites a été prolongé, à une date postérieure, par une nef à deux travées, raccordant ainsi la partie orientale à la partie occidentale romane et au porche issu des premières expériences gothiques. Complexe, l'édifice n'a pourtant bénéficié que de peu d'études et R. Rey en a dressé les principaux éléments dans le *Congrès Archéologique* de 1950 (1). En revanche, dans le cadre de l'étude préalable à la restauration achevée en 2004 (2), de nouveaux éléments sur l'historique des édifices religieux ainsi que sur les matériaux lithiques et métalliques ont été apportés grâce aux investigations pluridisciplinaires engagées. Ainsi, la construction de l'édifice gothique apparaît sous un autre jour, avec des techniques de construction propres et apporte une meilleure compréhension de son déroulement.

Le nom de Capestang, issu de *Caput Stagni* qui signifie tête de l'étang, évoque la situation de l'agglomération en limite d'un ancien golfe marin peu à peu colmaté par les apports alluviaux de l'Aude. L'exploitation de salines est relevée dès le début du IX^e siècle, ces dernières figurant parmi les possessions de l'abbé Anian, fondateur de l'abbaye de Caunes-Minervois (3). Elles furent la source de revenus substantiels et il est possible de suivre à travers les actes de la deuxième moitié du XII^e siècle la politique d'acquisition des droits de péage sur le sel de l'archevêque de Narbonne Pons d'Arssac (4). Cette activité permet de mieux comprendre le développement de cette bourgade au Moyen Âge, qui devint la deuxième ville du diocèse de Narbonne au XIV^e siècle au même titre que Limoux.

* Communication présentée le 20 mars 2007, cf. « Bulletin de l'année académique 2006-2007 », dans *M.S.A.M.F.*, t. LXVII, p. 275-276.

1. R. REY, « Capestang », *Congrès archéologique de France*, 1950, Montpellier, p. 302-306. Auparavant, seules de courtes notices traitaient de la collégiale. É. BONNET, *Antiquités et monuments du département de l'Hérault*, Montpellier, Éd. Ricard, 1905, p. 497-498. M. de DAINVILLE, *Monuments historiques de l'Hérault inscrits à la première partie de l'inventaire dressé par la direction des Beaux-Arts*, Montpellier, 1933, p. 9-10.

2. D. LARPIN, Architecte en Chef des Monuments Historiques, F. MAZERAN, architecte du Patrimoine, P. BERTEA, architecte, G. DURAND, historienne, *Hérault, Capestang, Église Saint-Étienne, Étude préalable à la restauration*, 2 tomes, 2004. L'étude a été accompagnée de deux rapports, l'un portant sur la caractérisation des matériaux, H. DE LA BOISSE et M. PLANAS, *Collégiale Saint-Étienne de Capestang, Hérault (34), Caractérisation et origine des matériaux, Rapport final*, Équipe Pierre et Monuments, I.S.T.E.E.M., C.N.R.S. et Université de Montpellier II, avril 2004, 21 p., l'autre sur la recherche et la caractérisation des éléments métalliques dans la construction, A. BOULE, *Recherche et caractérisation d'éléments métalliques dans les maçonneries, Église de Capestang (34), Rapport d'étude du LERM*, 2003, 15 p. L'étude historique de G. Durand a apporté de nouvelles précisions sur les édifices religieux de Capestang, Saint-Fructueux, Saint-Félix et Saint-Étienne ainsi que sur les premiers actes se référant aux chanoines et à la collégiale. L'étude s'est aussi enrichie des recherches de O. De Bellay dans l'inventaire Rocques : qu'il veuille bien trouver ici mes remerciements.

3. Dom DEVIC, Dom VAISSETTE, *Histoire générale de Languedoc*, 1872-1914, t. II, Preuves, col. 75. 816.

4. A. MARIN, « Le château des archevêques de Narbonne à Capestang (Hérault) : les données de l'archéologie monumentale », *M.S.A.M.F.*, t. LXVI (2006) p. 173.

Les édifices religieux de Capestang

L'histoire des édifices religieux à Capestang est complexe. Une table d'autel à lobes en marbre blanc découverte en 1875 dans le pavement de la collégiale et déposée au musée de Béziers (5) donne des indications sur une première église. L'inscription précise que « le prêtre Césaire ordonna de construire cet édifice en l'honneur de saint Fructueux, martyr sous le règne de Charles, après la mort du roi Eudes » (6), soit après 898. Une première église dédiée à Saint-Fructueux aurait été construite à la fin du IX^e siècle. Le toponyme Saint-Fructueux, apparaît en 895 (7) et il est fait mention d'un fief de Saint-Frichoux en 1056 (8). Ces indications permettent de situer une première église sur le territoire de Capestang bien avant la première mention d'un « *castellum de Capite Stagni* » en 990 (9).



FIG. 1. COLLÉGIALE SAINT-ÉTIENNE DE CAPESTANG. Vue du chevet. Cliché A. Béa.

5. R. REY, « Capestang », *Congrès archéologique de France*, 1950, Montpellier, p. 302.

6. L. NOGUIER, « Notes archéologiques », *Bulletin de la société archéologique de Béziers*, 1877, p. 322-323. « *Cesarius presbyter... rector presbyter qui in honore sancti Fructuosi martiris jussit facere aram principalem regnante carulo post hobitum oddonis regis* ».

7. B.M. Narbonne, Ms 319, Inventaire Ducarouge, II, 289 recto, Ouveillan n° 1.

8. B.M. Narbonne, Ms 259, 121 recto, Le Terral n° 1.

9. E. THOMAS, *Dictionnaire topographique du département de l'Hérault*, Paris, Imprimerie Impériale, 1865, p. 33.

Mais une deuxième église est citée dans les textes en 1118, il s'agit de l'église Saint-Félix (10). Elle apparaît encore en 1119 parmi les possessions de l'abbaye de Lagrasse.

Enfin, une église Saint-Étienne est mentionnée dans le testament de Pons d'Estacian en 1164 (11). Cette église est bien l'édifice roman dont un chapiteau historié a été déposé au musée de Béziers en 1875 et qui précéda la reconstruction de la collégiale gothique. Son élévation est encore en partie visible au niveau de la façade occidentale et du mur sud.

La chronologie de la succession des édifices religieux est difficile à suivre en raison du manque de précision des sources. Il semblerait selon toute vraisemblance que l'église Saint-Fructueux n'ait pas été située à l'emplacement de l'église Saint-Étienne. En revanche, il est plus difficile d'interpréter la présence de Saint-Félix et de Saint-Étienne à Capestang.

La mention à des dates contemporaines et dans des actes différents de l'église Saint-Félix et de Saint-Étienne ne permet pas de suivre une succession de deux édifices, évolution qui pouvait être attendue. Dans un acte de 1224, Gausseran de Capestang baille deux boutiques qu'il avait dans Capestang. Il est alors précisé « *près l'esglise de St Félix confrontant d'autan le chemin de St Jacques de midy avec androne de St Félix de cers lesglise de St Félix et d'aquilon avec le Marché...* » (12). L'église Saint-Félix semble se trouver au cœur de l'agglomération si l'on en croit les confrants puisqu'il y est fait mention non seulement du chemin de Saint-Jacques mais aussi du Marché. Ainsi les deux églises pourraient-elles être situées au même endroit ?

La collégiale Saint-Étienne

En 1164, il est question d'une lampe allumée devant l'autel de l'église Saint-Étienne mais aussi mention d'un legs à la chanoinie et d'une terre de la chanoinie. La chanoinie est d'ailleurs déjà citée en 1163 puisqu'il est question d'un jardin de la chanoinie (13). L'église Saint-Étienne a la fonction de paroisse, ceci étant attesté en 1168 (14). En 1170 (15), l'archevêque Pons donne à la « chanonye de Saint-Étienne de Capestang un lieu au devant la maison de lad. Chanonye ». Les chanoines sont mentionnés dans un acte de Pierre archevêque de Narbonne de 1236 par lequel il baille à ces derniers une terre mais il faut attendre la deuxième moitié du siècle, 1279, pour avoir plus de renseignements. Il est bien stipulé qu'il y a sept chanoines mais aussi cinq autres ecclésiastiques (16). Le chapitre est alors doté des revenus de l'église Saint-Sébastien de Viviers, situé dans la paroisse de Saint-Étienne. La rue des chanoines, actuelle rue Émile-Zola, se trouve dans la première agglomération, dans la partie située au nord de l'église, dans laquelle s'élève une maison médiévale pouvant être datée du XII^e siècle. De l'autre côté de la rue est installé un bâtiment aux dimensions importantes dont la tradition évoque la fonction d'hôtellerie et de maison de chanoines (17).

Les données archéologiques et stylistiques de la collégiale permettent de situer l'activité du chantier gothique au début du XIV^e siècle, mais aucune source ne peut être rattachée à la nouvelle construction de la collégiale. Quelques éléments semblent néanmoins appuyer l'effort de construction.

L'archevêque de Narbonne Gilles Aycelin a fondé une messe conventuelle en l'honneur de la Vierge dans

10. É. MAGNOU-NORTIER, *Recueil des chartes de l'abbaye de Lagrasse, t. I, 779-1119*, Paris, C.T.H.S., 1996, n° 203.

11. B.M. Narbonne, Ms 314, A. ROCQUE, *Inventaire des actes et documents de l'archevêché de Narbonne*, 1639, XVII^e siècle, t. IV, 60 r°, Capestang n° 173.

12. B.M. Narbonne, Ms 314, t. IV, fol. 73 v°, Capestang n° 247 et 457.

13. B.M. Narbonne, Ms 314, t. IV, fol. 60 r°, 59 v°.

14. B.M. Narbonne, Ms 314, t. IV, fol. 110 v°, Capestang n° 443.

15. B.M. Narbonne, Ms 314, t. IV, 111 r°, Capestang n° 447.

16. G. DURAND, « Synthèse historique », *Hérault, Capestang, Église Saint-Étienne, Étude préalable à la restauration*, 2004, p. 3. B.M. Narbonne, Ms 314, t. I, f° 469 r°, notes de certains notaires, n° 10/4.

17. Référence cadastrale, 1980 K1 2606. Ces indications ont été relevées lors la campagne d'inventaire du patrimoine que nous avons menée en 2003 sur Capestang. Une autre maison, rattachée selon la tradition au chapitre, est située au nord de l'église. Elle ouvre sur la rue Jean-Jaurès (1980 K1 177) et conserve en partie arrière quatre arcs brisés et du matériel archéologique ainsi que deux claveaux d'une branche d'ogives réemployés dans le linteau de la porte.

la collégiale de Capestang (18), de même qu'il l'avait fait dans l'église de Narbonne, ainsi que deux anniversaires. Les auteurs de l'*Histoire générale de Languedoc* précisent qu'il le fit avant d'être transféré à l'archevêché de Rouen, soit peu avant 1311. Son successeur Bernard de Fargues, neveu du pape Clément V, est à l'origine du programme peint de l'*aula* du château des archevêques de la même ville, qui porte ses armes, et il est possible qu'il ait pu encourager le chantier de la collégiale.

Le 5 février 1320, le pape Jean XXII unit canoniquement l'archiprêtre du Narbonnais à la cure Saint-Étienne de Capestang (19), le recteur devient ainsi archiprêtre du Narbonnais. La collégiale est alors composée d'un archiprêtre, un précenteur, un sacristain et sept chanoines. La collégiale comptabilise 32 chapellenies, ce qui en fait un des édifices religieux du diocèse les mieux dotés (20). La première moitié du XIV^e siècle est à Capestang, de même que pour d'autres villes du Languedoc, une période prospère. En 1340, la ville compte 800 feux soit 4000 habitants environ (21).

En 1343, le chantier est encore en activité. Dans la confirmation des privilèges des habitants par le vicaire général, il est précisé que les amendes seront versées au profit de l'œuvre de l'église. L'interruption des travaux doit pourtant probablement se situer vers le milieu du XIV^e siècle, période d'insécurité générée par la guerre de Cent ans et la chevauchée du Prince Noir et marquée par des fléaux tels que la peste de 1348. Lors du canon XCI du concile de Lavaur, en 1368, l'archevêque de Narbonne Pierre de la Jugie (1347-1375) entend stimuler la piété des fidèles pour l'achèvement des chantiers. Néanmoins, celui de Capestang s'interrompt brutalement en direction de l'ouest au niveau de l'amorce du transept.

Il faut alors imaginer un édifice élevé jusqu'au niveau du chœur, composé de l'abside et des deux travées de chœur bordées de chapelles latérales. Le mur en petit appareil de l'église romane était conservé dans la partie occidentale, façade ouest et deux travées de la nef; en avant de la façade, le clocher nord était peut-être toujours en fonction. Au sud du chevet, il n'y avait pas de clocher, seule la chapelle latérale était élevée et la tourelle d'escalier sud menait à la terrasse de l'abside.

La reprise de la construction, qui est généralement datée du XV^e siècle, a consisté à élever à l'ouest, et dans le prolongement du chœur, un vaisseau unique de deux travées couvert d'une charpente, bordé au nord d'une chapelle latérale voûtée d'ogives. Puis, un clocher est édifié au-dessus de la chapelle latérale sud de la dernière travée droite du chœur, ceci étant accompagné d'un exhaussement de la tour d'escalier. Enfin, le percement d'un nouveau portail occidental et de deux portes au sud et au nord du porche clôture l'achèvement de l'édifice ainsi que les principales phases d'aménagement dans la collégiale.

Les procès-verbaux des visites des XVII^e et XVIII^e siècles rendent compte de menus travaux, relevant bien souvent de l'entretien et de réparations à effectuer au couvert (22). Parmi les embellissements remarquables entrepris dans la collégiale, il faut relever la commande d'un tabernacle en 1699 (23). En 1763 (24), le chœur clos médiéval est abandonné pour une nouvelle disposition avec la mise en place de 44 stalles, chiffre démesuré au regard des huit chanoines qui composent le chapitre à cette date.

Les principales restaurations des XIX^e et XX^e siècles

Au XIX^e siècle, les demandes de travaux concernant toitures et charpentes sont récurrentes, en 1836, 1842, 1852 et 1854 (25). Dans son devis de 1855, l'architecte diocésain Revoil propose de couvrir les deux premières

18. Dom DEVIC, Dom VAISSETTE, *Histoire générale de Languedoc*, 1872-1914, t. VIII, c. 223, église collégiale de Capestang. «IX. Kal. Julii, anno Domini MCCCXVIII,

In vigilia beati Johannis Baptiste, obiit dominus Egidius Aycelili quondam archiepiscopus Narbonensis, qui in ecclesia Narbonensi instituit missam beate Marie et (...)

Item in ecclesia collegiata de Capitestagno instituit missam beate Marie conventualem sicut in ecclesia Narbonensi et duo anniversaria. Quibus predictus omnibus instituit fuit, per papam Clementem V translatus in archiepiscopatum Rothomagensem. »

19. G. DURAND, « Synthèse historique »..., p. 4. B.M. Narbonne, Ms 255, p. 346.

20. G. DURAND, « Synthèse historique »..., p. 4. B.M. Narbonne, Ms 314, t. II, fol. 415 v^o-418.

21. M. ADGÉ, M. BOURIN, Y. ROUQUETTE, B. NAYRAL, *L'imagier et le poète*, Portet-sur-Garonne, éd. Loubatières, 1991, p. 10.

22. Ces derniers ne seront pas détaillés ici.

23. G. DURAND, « Synthèse historique »..., p. 9. A.D. Hérault, G 3837, n^o 16, visite de l'abbé Lefranc, 14 juin 1699.

24. G. DURAND, « Synthèse historique »..., p. 11. A.D. Aude, G 392, p. 173-175.

25. Archives de la Commission des Monuments Historiques, 984 bis, Capestang, église, 1836-1977. A.D. Hérault, 2 O 52/21.

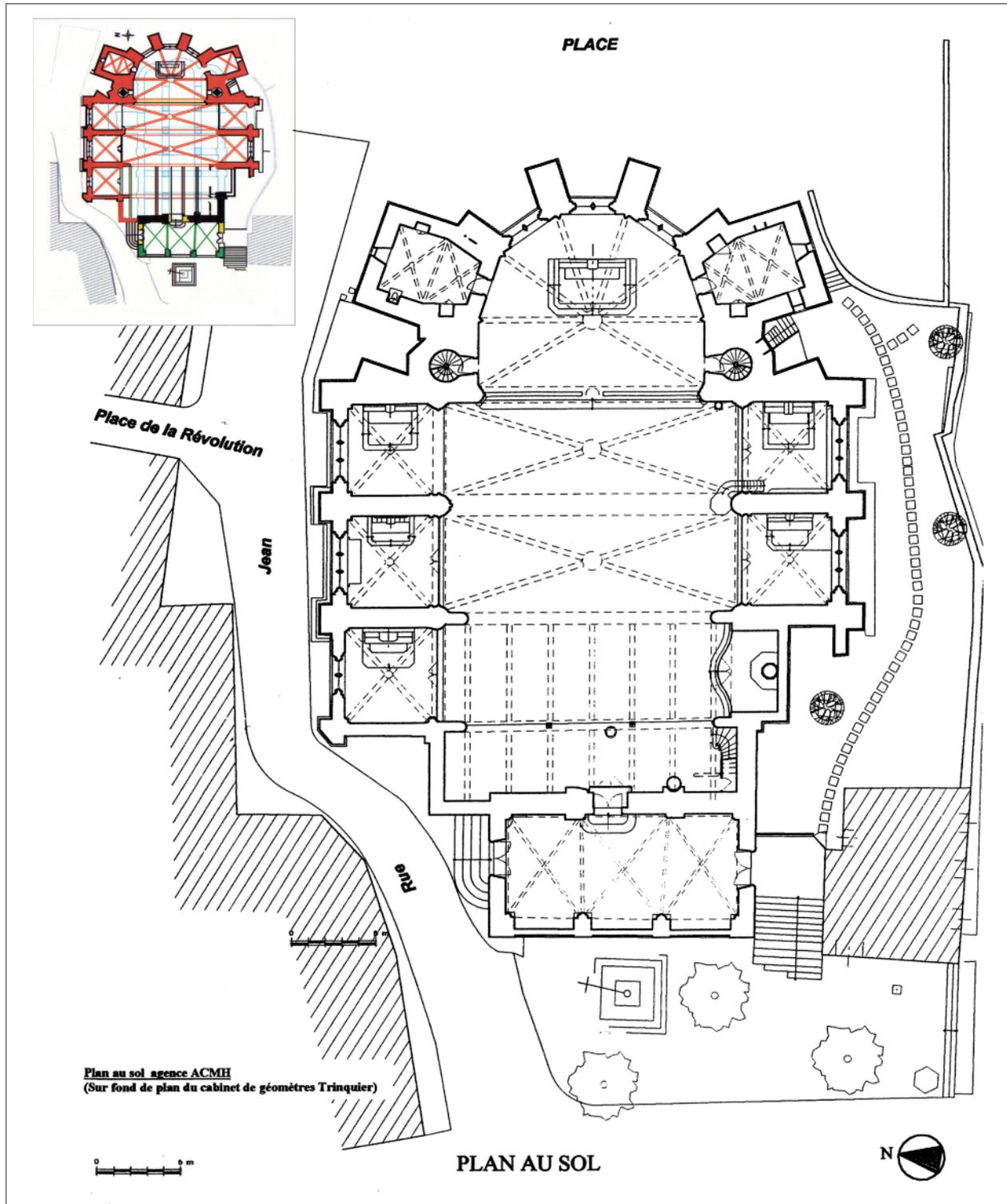


FIG. 2. PLAN AU SOL DE LA COLLÉGIALE SAINT-ÉTIENNE. Plan de l'agence A.C.M.H. D. Larpin.
Plan avec restitution du plan de l'église romane en bleu. Plan de l'agence A.C.M.H. D. Larpin, F. Mazeran.

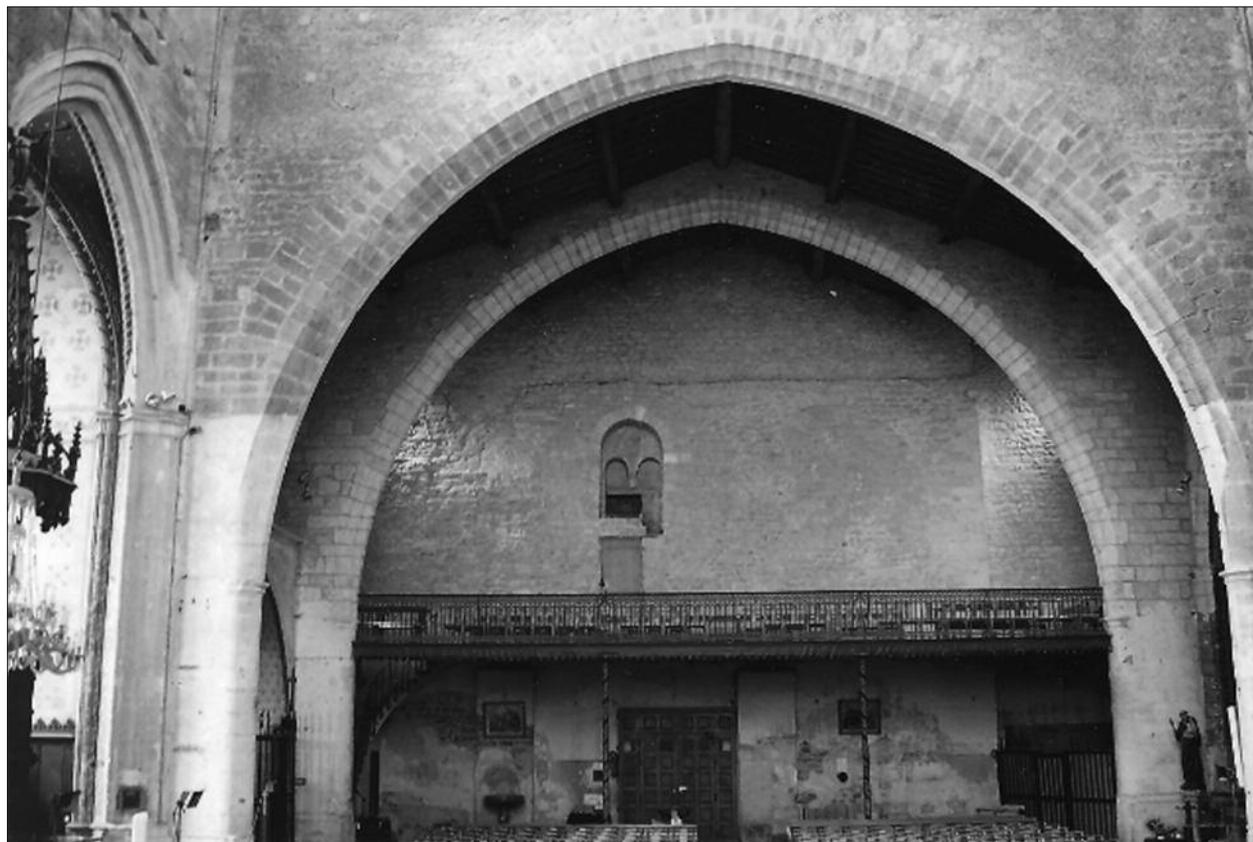


FIG. 3. VUE INTÉRIEURE DE L'ÉGLISE EN DIRECTION DU REVERS DE LA FAÇADE OCCIDENTALE. Cliché A. Béa.

travées d'une voûte en brique. Des travaux sont lancés en 1859 mais ils consistent en une réparation urgente de la charpente des premières travées (26). En 1868, les fenêtres de l'église reçoivent un programme de nouveaux vitraux, ceux de l'abside pouvant être attribués à l'atelier Mauvernay de Saint-Galmier dans la Loire. Une nouvelle horloge est installée au sommet de la tour d'escalier en 1883 (27). Les abords de l'église sont dégagés de toute construction parasite en 1905 (28) et l'église est classée Monument Historique le 16 octobre 1906. En 1938, les meneaux des deux dernières chapelles nord sont remplacés et des travaux importants sont effectués dans la charpente (29). En 1945, de nouveaux travaux dans la charpente et la toiture sont entrepris (30). En 1952, un programme général de remise en état des vitraux est lancé sous la direction de l'architecte en chef P. Lablaude (31) et le couvrement des deux premières travées de la nef a fait l'objet d'une restauration en 1962. À la suite d'une chute de pierre en 1968, l'examen des parements intérieurs révèle que certaines pierres sont fixées entre elles par une agrafe métallique (32). En 1970, une partie de la toiture s'est effondrée après une tornade, les réparations sont effectuées dans l'année (33). Devant le problème récurrent de la corrosion des pièces métalliques et de l'éclatement des pierres, l'architecte en chef Hermite demande en 1977

26. Cf. note précédente.

27. A.D. Hérault, 2 O 52/21.

28. Cf. note précédente.

29. A.C.M.H., 984 bis, Capestang, église, 1836-1977.

30. Cf. note précédente.

31. Cf. note précédente.

32. D.R.A.C., C.R.M.H., Dossier de travaux de l'église de Capestang.

33. Cf. note précédente.



FIG. 4. VUE DE LA FAÇADE OCCIDENTALE. Cliché A. Béa.

des sondages dans les parements intérieurs avec reprise de certains blocs au nord de la première travée du chœur, dépose des agrafes et remplacement des parements dégradés (34).

Une église romane à chevet tripartite (fig. 2)

De l'église romane qui précéda l'église gothique, il subsiste suffisamment d'éléments pour permettre d'une part, une restitution de l'édifice roman dans ses grandes lignes et de l'autre, d'en appréhender la qualité esthétique.

La façade occidentale (fig. 4) a été conservée en élévation avec un deuxième niveau percé de baies destinées à éclairer le vaisseau central et les bas-côtés. La partie axiale formait un avant-corps en légère saillie couvert par un arc en plein cintre abritant une fenêtre géminée bordée de part et d'autre d'un oculus. Il est couronné par une petite fenêtre géminée inscrite sous la pente du toit. À droite et à gauche, une fenêtre géminée en plein cintre et à chapiteaux sculptés éclairait les bas-côtés. Au revers de la façade, les deux piles du vaisseau central de la première travée permettent de restituer partiellement l'élévation intérieure (fig. 3). En effet, la présence des deux piles engagées élevées jusqu'au sommet permettent de restituer la perspective des grandes arcades. F. Mazeran (35) propose un vaisseau central à piles carrées couvert d'un berceau plein cintre

34. Cf. note précédente.

35. F. MAZERAN, *Hérault, Capestang...*, p. 11.

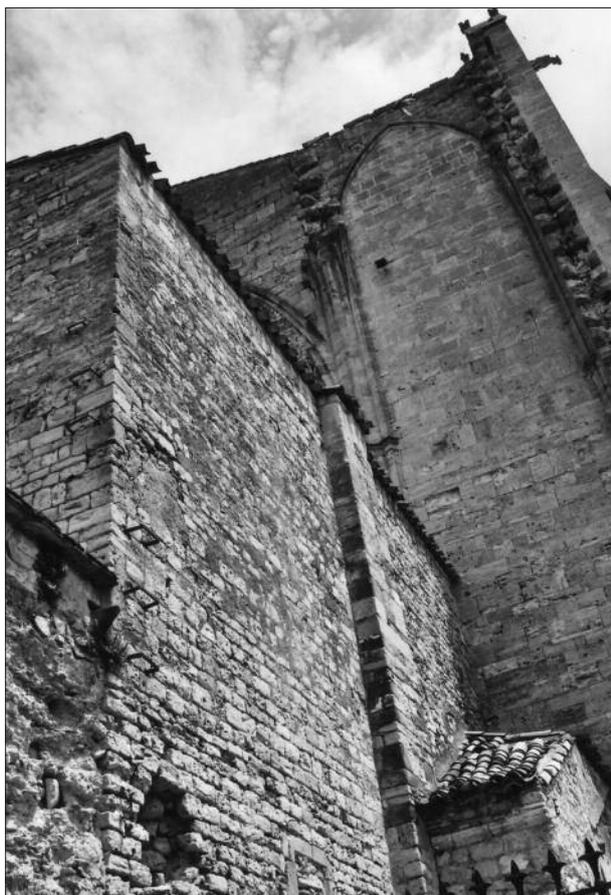


FIG. 5. VUE DE L'ÉLEVATION ROMANE SUD. Cliché A. Béa.

qui peut être datée par les travaux d'A. Marin (38) de la fin du XII^e ou du tout début du XIII^e siècle. Il n'en demeure pas moins d'une mise en œuvre soignée, aux assises régulières et aux joints fins. En effet, les blocs réguliers de 35 cm de haut environ sont disposés selon une alternance d'un bloc de 65 cm de long et d'un de 75 cm environ. Il est en adéquation avec la façade occidentale romane contre laquelle il est venu se plaquer et l'accès s'effectue par un escalier afin de rattraper la déclivité entre le socle rocheux et la rue. Le cimetière se trouvait auparavant en contrebas, à l'ouest, et trois grandes arcades brisées pratiquées dans le mur occidental ouvraient sur ce dernier. À l'intérieur, le large espace est divisé en trois travées couvertes de voûtes d'ogives quadripartites (fig. 6). Les branches d'ogives et les arcs sont de section rectangulaire et massive. Les branches d'ogives s'effilent en retombant sur des bases rectangulaires aux arêtes émoussées sans la présence de chapiteaux, éléments pouvant être datés du début du XIII^e siècle. Le socle carré et beaucoup plus large sert en même temps de base aux arcs occidentaux. Les arcades établissaient ainsi un pendant avec la nef à trois vaisseaux de l'église romane.

épaulé par les bas-côtés voûtés en demi-berceau. Les fouilles menées par l'abbé Giry en 1988 dans le chœur de l'actuelle collégiale ont mis au jour le tracé de l'abside romane et le départ de l'absidiole nord, éléments du chevet tripartite roman. Ainsi, il est possible d'évaluer à partir des restes de l'élévation sud romane (fig. 5) qui déterminent la largeur d'une travée, une église à quatre travées, un transept débordant et un chevet tripartite à abside et absidioles semi-circulaires. Un clocher nord situé au niveau de la façade occidentale peut être restitué grâce aux trous de boulins encore visibles dans la façade occidentale.

La mise en œuvre est soignée avec des effets de polychromie créés par l'introduction de pierres basaltiques au niveau des baies et dans le gros-œuvre. Les chapiteaux sculptés sont taillés dans un calcaire blanc. L'appareil est de petite dimension et les contreforts sont peu saillants. La pierre employée est un grès calcaire à grain fin (36), qui peut avoir plusieurs couleurs allant du beige clair à l'orange ou encore au rouge brique. Si la pierre est bien caractérisée, il n'en demeure pas moins que le lieu d'extraction n'a pu être précisé.

Le porche occidental (fig. 4)

Il est construit avec un appareil bien assisé d'un calcaire coquillier à grain grossier, extrait selon toute vraisemblance de la carrière de Poilhes (37) au même titre qu'une grande partie de l'élévation du château de l'archevêque et notamment la tour-salle fortifiée

36. H. DE LA BOISSE, M. PLANAS, *Collégiale Saint-Étienne de Capestang...*, p. 8.

37. H. DE LA BOISSE, M. PLANAS, *Collégiale Saint-Étienne de Capestang...*, p. 16-17.

38. A. MARIN, «Le château des archevêques de Narbonne...», p. 141-147.



FIG. 6. VUE INTÉRIEURE DU PORCHE. *Cliché A. Béa.*

La construction de la collégiale au début du XIV^e siècle

C'est un ambitieux projet qui a vu s'élever un ample chevet composé d'une abside heptagonale et de deux travées droites de chœur bordées de chapelles latérales (fig. 7). Les deux premiers pans tournants de l'abside ouvrent au nord et au sud sur deux sacristies de deux travées de plan symétrique. Deux tours d'escalier polygonales, identiques dans leur format d'origine, élevées au sud et au nord, permettaient de rejoindre la coursière ménagée derrière la balustrade du chœur. Il était probablement prévu, si l'on admet un schéma théorique, de poursuivre l'édifice par un transept non débordant précédé par une nef à trois vaisseaux. Ce chantier d'envergure adopté pour une collégiale desservie par un chapitre de sept chanoines ne pourrait se comprendre qu'à la lecture de sources aujourd'hui disparues. Néanmoins, elle était particulièrement bien dotée puisqu'elle accueillait 32 chapellenies au XIV^e siècle et les églises de Saint-Sébastien de Viviers et Saint-Jean de Tessan étaient unies au chapitre.

Pierre et métal

La construction, élevée en pierre de taille de grès, est soignée, avec des assises régulières, dont la hauteur varie entre 40 et 43 cm, et des joints très fins. Les blocs présentent deux longueurs récurrentes, 65 cm et 75 cm, ce qui traduit une économie du chantier avec taille préétablie des pierres en carrière. Les pierres sont posées en carreau, celles en boutisse assurent de place en place la cohésion entre le parement intérieur et extérieur. Les accidents relevés dans la mise en œuvre révèlent une taille en série effectuée en carrière avec une



FIG. 7. VUE NORD DU CHEVET. Cliché A. Béa.

adaptation sur le chantier à la suite de l'approvisionnement. Ces derniers sont le plus visible dans les contreforts et près des ouvertures. L'étude menée en 2004 par l'équipe Pierre et Monuments de l'I.S.T.E.E.M.-C.N.R.S. de l'université de Montpellier II sur la caractérisation et l'origine des matériaux employés dans la collégiale (39) confortent cette hypothèse. La détermination des types de roches a révélé qu'un calcaire clair à *laminae* (40) a été employé majoritairement dans le chevet gothique de la collégiale, tant dans l'abside que les travées droites ce qui induit un chantier homogène et une avancée des travaux régulière. Les caractéristiques des pierres ont pu être identifiées dans l'ancienne carrière de La Roque, sur la commune de Montels, à une distance de 8 km environ de Capestang (41).

En revanche, dans les parties hautes, un deuxième calcaire se substitue progressivement au premier. Le matériau alvéolaire terrigène de couleur blanc-gris résiste mieux à l'érosion en élévation que le précédent (42). Il est employé aussi pour les éléments supérieurs des contreforts et les gargouilles. Si les faciès sont différents, il n'en demeure pas moins que ces deux types de roche semblent provenir d'une même carrière dont les caractéristiques peuvent être retrouvées dans celle de La Roque. En effet, cette constatation permet de suivre le rythme d'extraction des bancs dans la carrière et l'approvisionnement du chantier qui suit l'avancée de la construction depuis les parties basses. Il est encore possible de suivre le déroulement des travaux avec la mise en place de tirants provisoires installés au moment de l'élévation des arcs d'entrée des chapelles latérales. Les crochets métalliques en attente sont scellés au plomb dans les maçonneries intérieures des arcs. Ainsi, les poussées pouvaient-elles être maîtrisées et absorbées lors des étapes de l'édification des travées droites, avant l'achèvement de l'intégralité de la structure. Ce procédé se retrouve dans d'autres édifices. Il a pu être identifié,

par exemple, au niveau des piliers de la nef et des bas-côtés de la cathédrale de Reims (43).

39. H. DE LA BOISSE, M. PLANAS, *Collégiale Saint-Étienne...*

40. H. DE LA BOISSE, M. PLANAS, *Collégiale Saint-Étienne...*, p. 3.

41. H. DE LA BOISSE, M. PLANAS, *Collégiale Saint-Étienne...*, p. 15. Nous savons par ailleurs que Poilhes et Montels appartenait à la seigneurie de Capestang. Cf. G. DURAND, « Synthèse historique », p. 9 et B.M. Narbonne, Ms 310, 1688-1690, p. 35-40.

42. H. DE LA BOISSE, M. PLANAS, *Collégiale Saint-Étienne...*, p. 5.

43. B. DECROCK, « Le fer dans la cathédrale Notre-Dame de Reims : état de la question », *L'homme et la matière. L'emploi du plomb et du fer dans l'architecture gothique*, Actes du colloque, Noyon, éd. Picard, 2009, p. 134. La question de l'emploi du fer dans les constructions gothiques avait fait l'objet d'un premier colloque en 1985, O. CHAPELOT, P. BENOÎT (dir.), *Pierre et métal dans le bâtiment au Moyen Âge*, Paris, E.P.H.E.S.S., 1985, rééd. 2001. Les études se sont multipliées depuis l'article d'A. ERLANDE-BRANDENBURG, « La pierre armée au XIII^e siècle dans l'architecture rayonnante », *Bulletin de la société nationale des antiquaires de France*, 1993, p. 271-274 et celui de J.-L. TAUPIN, « Le fer des cathédrales », *Monumental*, 1996, p. 18-27. Les dernières contributions ont été rassemblées au colloque de Noyon sous la direction d'A. Timbert.

Le principe de la pierre armée a aussi été adopté dans le parement intérieur des travées droites du chœur et, ponctuellement, dans le parement extérieur. Il ne s'agit pas d'un chaînage mais bien d'un système d'agrafage qui relie une pierre à une autre dans une même assise. Les résultats de l'étude menée par le laboratoire LERM (44), qui a permis de cartographier la mise en place des agrafes dans le parement intérieur, précisent qu'ils ont été placés sur les élévations des travées droites du chœur. Les agrafes en fer ont des dimensions variables entre 40 et 70 cm, les crampons, 5 cm. Elles sont insérées dans une saignée pratiquée dans le bloc et les crampons sont scellés au plomb. Elles peuvent être placées côte à côte ou avoir un espacement pouvant aller jusqu'à quelques décimètres. L'auscultation par radar géophysique a révélé que les élévations de la première travée, surtout au nord mais aussi au sud, ont employé ce principe en des endroits bien particuliers (45). Dans la première travée nord, l'armature se trouve au droit de l'arcade de la chapelle et au niveau de la deuxième assise élevée au-dessus de cette dernière, niveau adopté aussi dans la deuxième travée. Au sud, la ceinture de force est continue à hauteur de la même deuxième assise, elle se trouve aussi à la troisième dans la première travée. Dans la première travée nord, le niveau d'agrafe correspond à chaque niveau de barlotière de la fenêtre haute alors que dans la seconde, les armatures ne se trouvent que dans la partie supérieure. Elles sont plus espacées dans l'élévation sud de la première travée et à un seul niveau d'assise à la seconde. Cette technique a été employée dans les coursives de la cathédrale Notre-Dame de Reims, au revers des façades du transept et au-dessus des portails latéraux nord (46). À Capestang, elle a été la cause de nombreux dégâts depuis, la corrosion des pièces métalliques ayant entraîné l'éclatement des pierres (47). L'agrafage, présent seulement dans les parties hautes, est un procédé importé qui ne fut pas employé ailleurs, en l'état actuel des connaissances, dans un proche rayon couvrant les actuels départements de l'Aude et de l'Hérault. L'armature de la tour nord de la cathédrale de Narbonne était, semble-t-il, destinée à répondre à une reconstruction effectuée au XV^e siècle avec des pierres de grandes dimensions provenant du Capitole (48). La conception du chevet de la cathédrale Saint-Nazaire de Carcassonne, ajouré par de grandes verrières, est d'un autre type. Elle est intimement liée à la présence de tirants métalliques qui ont joué un rôle déterminant non seulement au moment de la construction mais aussi pour sa longévité (49).

Le chœur (fig. 8)

L'abside heptagonale, plus étroite et plus basse que les travées droites, est resserrée par le mur diaphragme percé d'une petite rose. Dans les cinq pans tournants, la fenêtre prend une dimension exceptionnelle. D'une hauteur de 16 m, elle est composée de deux lancettes trilobées superposées, séparées par une fine colonnette (fig. 9). Le réseau monumental accorde la primauté à un motif rayonnant composé de trois lobes au remplage triflé, les écoinçons sont occupés par des triangles trilobés.

L'arc d'entrée de l'abside retombe sur une pile semi-cylindrique engagée, soulignée par la seule verticale de la fine demi-colonnette rehaussée d'un listel. Le chapiteau à bec se distingue par sa double moulure proéminente. L'arc est mouluré par deux autres tores à listel dont la retombée est assurée par le procédé dit à pénétration, illusion de maçon employée dans la cathédrale de Narbonne. Le principe de l'amaigrissement des supports pour mettre en exergue la seule ligne se retrouve aussi dans le système de voûtement. Les quartiers de la voûte octopartite suivent un tracé très brisé, profilés jusqu'à la nervure par une cloison de pierre très mince.

Les deux sacristies élevées sur un plan trapézoïdal au nord et au sud du premier pan tournant accueillent une sculpture monumentale discrète et figurée : double couronne feuillagée sur les clefs de voûtes et culots sculptés de têtes masculines à la chevelure se terminant en rouleau à la mode saint Louis. Un procès-verbal du XVII^e siècle (50) permet d'identifier la sacristie du chapitre qui se trouvait au sud. Celle réservée à la paroisse était située au nord.

44. A. BOULE, *Recherche...*

45. A. BOULE, *Recherche...*, p. 8-9 et pl. 1 et 2.

46. B. DECROCK, « Le fer... », p. 135-136.

47. Ceci avait déjà été signalé par l'architecte en Chef des Monuments Historiques Hermite qui avait lancé une campagne de restauration.

48. L. NARBONNE, *La cathédrale de Narbonne*, Narbonne, 1901.

49. P. BENOÎT, « Fer et plomb dans la construction des cathédrales gothiques », *L'homme et la matière. L'emploi du plomb et du fer dans l'architecture gothique*, Actes du colloque, Noyon, éd. Picard, 2009, p. 59.

50. G. DURAND, « Synthèse historique », p. 7. A.D. Aude, G 366, n° 14, Capestang, visite du 7 novembre 1660.



FIG. 8. VUE DES PARTIES HAUTES DE L'ABSIDE. Cliché A. Béa.



FIG. 9. CHEVET. Détail d'une fenêtre. Cliché A. Béa.

La présence des armes de la ville – «au 1 d'argent, à une aigle essorante de profil, de sable, la tête contournée, la patte dextre levée, au 2 d'argent, au lion de gueules» (51) –, sur la face latérale de la clef de l'abside et sur celle de l'arc doubleau, pose la question du financement de la construction du chevet. Elle laisserait sous-entendre que la communauté ait largement contribué au financement de cette partie dans une église collégiale où le chœur était habituellement réservé au chapitre. Le procès-verbal d'une visite du XVIII^e siècle donne des renseignements sur l'agencement de l'ancien chœur clos du chapitre dans l'abside, probablement médiéval, au revers duquel se trouvait l'autel de la paroisse (52). L'église Saint-Étienne avait aussi le statut de paroisse et Capestang était une ville prospère dans la première moitié du XIV^e siècle.

Sur la clef de voûte de l'abside est sculpté un religieux désignant un livre (fig. 10). Le personnage en pied sort du cadre trop étroit de la clef dont le fond est sculpté de feuillages souples. L'interprétation de cette représentation pose problème. S'agit-il de celle du saint patron de l'église, sous la forme d'un jeune diacre présentant aux fidèles le livre des Évangiles ou celle d'un chanoine en habit de chœur désignant le saint livre.

51. H. SIVADE, *Armorial des communes du département de l'Aude*, Carcassonne, A.d. Aude, Association des Amis de la Ville et de la Cité de Carcassonne, 1935-1996, p. 116.

52. Cf. G. DURAND, «Synthèse historique»..., p. 10. A.D. Aude, G 391, fol. 145 v^o-147v^o. «... on referra aussi a neuf le siège des chapiers et on réparera l'estrade, le jubé et le pupitre sont en bon état...».



FIG. 10. VUE DE LA CLEF DE VOÛTE DE L'ABSIDE. *Cliché A. Béa.*

S'il s'agit de la représentation d'un chanoine, il n'est pourtant pas couvert de l'aumusse, signe distinctif de ce dernier. Néanmoins, la représentation d'un chanoine à la clef alors que la face latérale est ornée d'un écu sculpté aux armes de la ville paraît plus probable dans le chœur liturgique du chapitre et peut aussi, peut-être, indiquer la part du chapitre dans le financement de cette partie.

Les deux travées droites du chœur, dont la hauteur sous voûte est de 26,50 m, forment un ensemble cohérent avec les chapelles latérales qui le bordent au nord et au sud (fig. 11). Le principe de la demi-colonne engagée est employé tant pour le support de la voûte que pour l'entrée des chapelles latérales, ouvertes entre les contreforts au sud et au nord. La plinthe du pilier engagé constitue un ensemble continu à pans coupés. Les bases des colonnettes des travées droites ou celle de l'arc d'entrée de la chapelle latérale forment une avancée triangulaire, en éperon, que couvre une moulure au profil aplati et débordant (fig. 12). Au droit du mur de la travée droite partent les trois colonnettes qui reçoivent les retombées des voûtes établies selon le même corps de moulure par le biais de chapiteaux lisses à bec, couronnés par une double moulure. Cet ensemble est homogène et met en avant les corps de moulures, ceci étant renforcé au niveau des voûtes par l'extrême saillie des arcs. L'extrados de l'arc d'entrée des chapelles est orné de deux tores à listel dont la réception est assurée par le système à pénétration, mettant en exergue la continuité entre la colonnette et l'arc.

Les fenêtres placées haut dans le mur sont relativement étroites et composées de deux lancettes trilobées qu'un remplage composé d'un quadrilobe et de deux trèfles couronne alors que l'éclairage indirect diffusé par les chapelles latérales est beaucoup plus important (fig. 13). Les larges fenêtres sont composées de trois lancettes à arc trilobé surmontées d'un remplage formé de deux triangles trilobés. Par le jeu des imbrications de tracés, un oculus trilobé couronne le remplage d'un ensemble de deux lancettes. Placé sous la pointe de l'arc, un losange au remplage quadrilobé domine la composition. Dans cet ensemble, les fins chapiteaux des colonnettes et de l'encadrement sont sculptés de deux rangs de motifs feuillagés détachés en saillie. Les

chapelles latérales ont des clefs de voûte sculptées de deux couronnes de feuillages qui sont ornées, au nord, de deux têtes sculptées sur la face. Dans la dernière chapelle nord, une tête coiffée d'une mitre rend probablement hommage à l'archevêque de Narbonne (fig. 14). En revanche, dans la dernière chapelle sud, un Christ trônant sur la clef est accompagné de deux anges thuriféraires à l'attitude contournée (fig. 17). L'iconographie du Christ fait directement référence au « Grand Christ » de la clef de voûte de l'abside de la cathédrale de Narbonne installée sous la direction du maître d'œuvre Jacques de Fauran (53).

La parenté existant entre le chœur de la cathédrale de Narbonne (fig. 16) et celui de la collégiale de Capestang a déjà été évoquée (54) mais n'a jamais été établie de manière précise. De plus, les différentes campagnes de construction de la cathédrale sont maintenant bien connues ainsi que la part attribuée au maître d'œuvre Jean Deschamps (55). En effet, l'inscription de « Jean » sous une croix gravée sur une des pierres d'attente de l'élévation nord de la collégiale avait entretenu la légende du maître d'œuvre Jean Deschamps à la direction du chantier de Saint-Étienne.

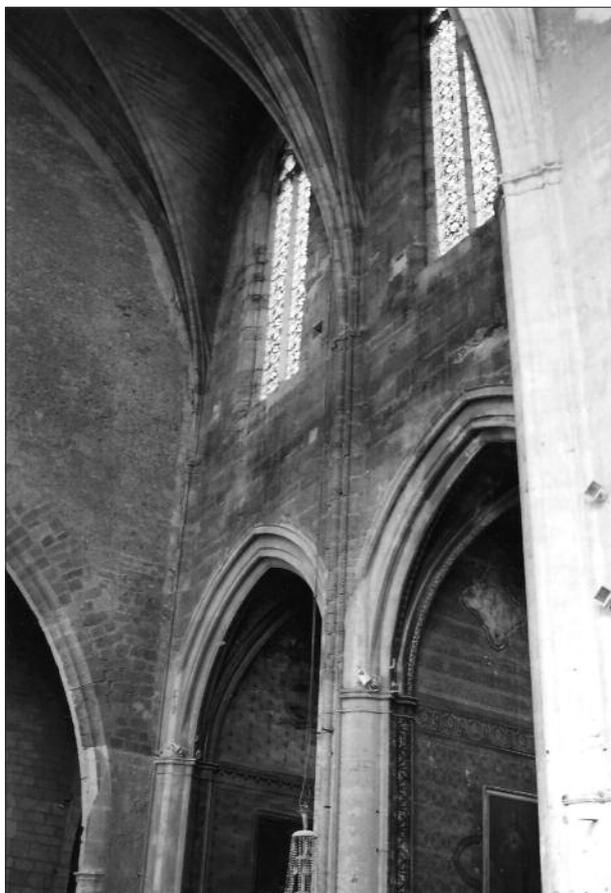


FIG. 11. VUE INTÉRIURE DE L'ÉLEVATION NORD DES TRAVÉES DROITES. Cliché A. Béa.

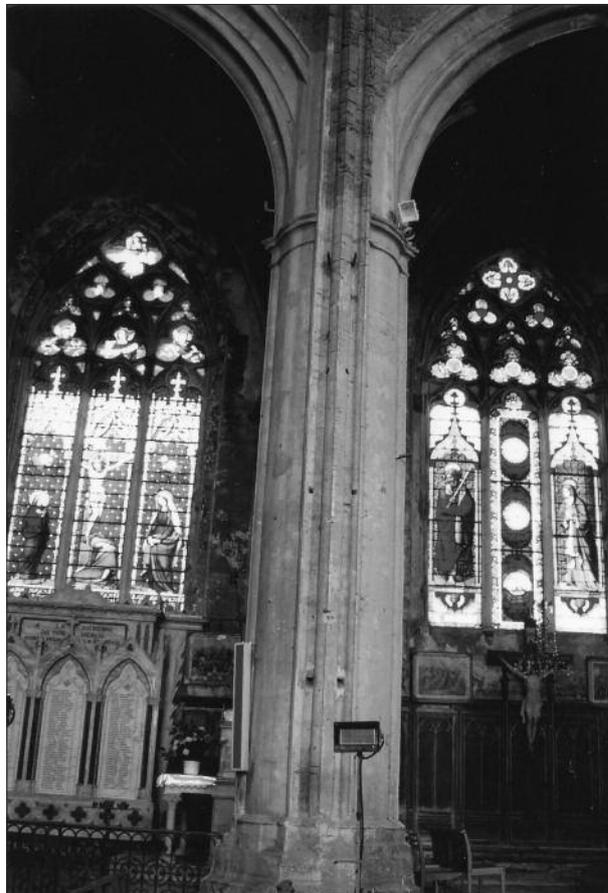


FIG. 12. VUE D'UN PILIER NORD. Cliché A. Béa.

53. M. PRADALIER-SCHLUMBERGER, *Toulouse et le Languedoc: la sculpture gothique languedocienne (xiii^e-xiv^e siècles)*, Toulouse, P.U.M., Coll. Tempus Artis, 1998, p. 282.

54. Cf. R. REY, « Capestang »..., p. 304-305.

55. C. FREIGANG, « Jean Deschamps et le Midi », *Bulletin monumental*, 149-III, 1991, p. 265-298. *Idem*, « Le chantier de Narbonne », *Les bâtisseurs des cathédrales gothiques*, sous la direction de R. Recht, Strasbourg, 1989, p. 127-131.



FIG. 13. DÉTAIL DE LA FENÊTRE DE LA DEUXIÈME CHAPELLE SUD DU CHŒUR. *Cliché A. Béa.*

Pourtant, le parti architectural adopté à Capestang relève plutôt d'une adaptation des principes élaborés à Narbonne, la retombée par pénétration et le grand pilier (fig. 17), ce qui pourrait plutôt rattacher la construction à la dynastie des Fauran. En effet, les travaux de C. Freigang sur la cathédrale de Narbonne (56) et sur Jacques de Fauran (57) ont déterminé avec précision les grandes phases du chantier, détaillant une première phase, la part réservée à l'intervention du maître d'œuvre Jean Deschamps et aux modifications apportées depuis le plan originel, et celle de la dynastie des Fauran, Dominique et Jacques de Fauran. D'autre part, les sources concernant ce dernier permettent de mieux cerner le champ d'action d'un maître d'œuvre qui a bénéficié d'une certaine notoriété puisque Jacques de Fauran est appelé sur le chantier de la cathédrale de Gérone en 1320, alors qu'il dirige celui de la cathédrale de Narbonne (58). Il est choisi par l'évêque et le chapitre et chargé de suivre et diriger les travaux. Son intervention dans la cathédrale catalane peut être identifiée assez précisément, au niveau de l'élévation des arcs du rond-point du chœur et des piliers de la partie droite du déambulatoire. Ces derniers ont un noyau circulaire flanqué d'un nombre restreint de colonnes et colonnettes au listel arrondi. Le tracé surhaussé des arcs, leur interruption placée très haut par le principe dit par pénétration et la descente du seul arc central jusqu'au niveau du chapiteau sont des éléments directement issus du chantier de Narbonne et de la conception du pilier du chœur. À Gérone, les piliers de la partie droite

56. C. FREIGANG, «Le chantier de Narbonne»..., p. 127-131, *Idem, Imitare ecclesias nobiles. Die Kathedralen von Narbonne, Toulouse und Rodez und die nordfranzösische Rayonnantgotik im Languedoc*, Worms, 1992, p. 48-54.

57. C. FREIGANG, «Jacques de Fauran», *Les bâtisseurs des cathédrales gothiques*, sous la direction de R. Recht, 1989, Strasbourg, p. 195-199.

58. C. FREIGANG, « Jacques de Fauran »..., p. 195.



FIG. 14. CLEF DE VOÛTE DE LA TROISIÈME CHAPELLE NORD. Cliché A. Béa.



FIG. 15. CLEF DE VOÛTE DE LA DEUXIÈME CHAPELLE SUD. Cliché A. Béa.

rompent radicalement avec ceux de la première campagne de travaux, commencée par le nord. La section oblongue parcourue de nombreuses colonnettes cantonnant des demi-colonnes laisse place au pilier circulaire, plus épuré, privilégiant les quatre points cardinaux soulignés d'un ensemble de trois ou cinq colonnes et demi-colonnettes. L'auteur rattache aussi la conception des piliers d'entrée du chœur de la cathédrale de Perpignan à ce maître d'œuvre, dans la filiation directe de la cathédrale de Narbonne.

Jacques de Fauran, citoyen et habitant de Narbonne (59), est aussi sollicité sur d'autres projets comme celui de la construction du pont de Belvèze de Narbonne en 1327 ou en 1336 près de Cuxac-d'Aude. Il resta même après la fin des travaux du chœur de la cathédrale dans son logement de fonction octroyé par le chapitre (60) et mourut à Narbonne, probablement en 1348.

59. C. FREIGANG, «Organisation d'un chantier en France méridionale au XIII^e et au XIV^e siècle. L'exemple de Narbonne», *Chantiers médiévaux*, coll. Présence de l'art, II, éditions Zodiaque, Desclée de Brouwer, 1996, p. 173.

60. C. FREIGANG, «Organisation d'un chantier...», p. 174.



FIG. 16. CATHÉDRALE SAINT-JUST DE NARBONNE. Vue du chevet. Cliché A. Béa.

À Capestang, les spécificités du plan du chœur n'ont pas permis l'introduction du pilier indépendant. Les supports sont engagés tant à l'entrée du chœur qu'à la réception des arcs de la voûte des travées droites et des chapelles latérales. Le fût semi-circulaire est privilégié, avec la seule demi-colonnette axiale à l'entrée de l'abside ou des chapelles latérales et l'interruption des autres moulures dans la partie haute. Le principe de la ligne verticale ininterrompue ou contrôlée, l'adoption des chapiteaux à bec ont été des éléments élaborés sur le chantier de la cathédrale de Narbonne (61). Si dans les travées droites, l'ensemble des trois demi-colonnettes à listel est employé pour la réception des doubleaux et des diagonaux, il s'agit de l'adaptation à une église pourvue d'une élévation plus simple, dépourvue de triforium. Les plinthes des piliers adoptent un tracé facetté à partir duquel les bases des colonnettes dessinent une avancée en éperon et les fenêtres prennent une dimension toute particulière dans une région où la muralité est privilégiée. L'influence de la cathédrale de Narbonne est parfaitement perceptible, et la construction de la collégiale dans la première moitié du XIV^e siècle peut être rattachée à la direction de son maître d'œuvre, Jacques de Fauran, qui a su adapter les innovations apparues à la cathédrale dans un édifice de moindre ampleur, de même qu'il put le faire au chantier en cours de la cathédrale de Gérone ou à Perpignan (62).

61. Ces aspects ont été développés par V. Paul, notamment dans son article sur la cathédrale, «Le passage d'une architecture du Nord à une architecture du Midi à la cathédrale Saint-Just-Saint-Pasteur de Narbonne: sa signification dans l'architecture du Languedoc», *Autour des maîtres d'œuvre de la cathédrale de Narbonne, les grandes églises gothiques du Midi, sources d'inspiration et construction*, Narbonne, 1994, p. 39-44, 41 et 44.

62. Néanmoins, seules les sources pourraient apporter la nécessaire confirmation de cette hypothèse.

L'achèvement de l'édifice

La reprise du chantier qu'il est bien difficile à appréhender dans le temps et qui, généralement, est située au XV^e siècle, est d'un tout autre ordre. Elle va prendre trois orientations. La première et la plus pressante est celle d'achever l'église gothique qui avait conservé dans la partie occidentale deux travées et la façade de l'église romane. Il fallait aussi lui donner une entrée et doter la collégiale d'un nouveau clocher au goût du jour, emblème sans nul doute d'une église digne de ce nom.

La première phase est menée à l'économie. Elle se solde par un achèvement de l'édifice avec la construction de deux travées d'une nef à un seul vaisseau dans le prolongement des travées droites du chœur afin de créer un volume unique dans l'esprit des églises à vaisseau unique si nombreuses dans le diocèse (fig. 3). Beaucoup plus basses et en adéquation avec la hauteur du vaisseau central de l'église romane, elles sont couvertes d'une simple charpente apparente à pannes encastées dans la maçonnerie des arcs diaphragmes. Les bois n'ont bénéficié d'aucun décor et les corbeaux sont absents de cette structure ramenée à sa plus simple expression, formule peu employée dans les anciens diocèses de l'Aude. Une chapelle latérale est construite au nord de la deuxième travée, mais sur un autre modèle (fig. 18). Elle est plus basse que celles du chevet. À ce moment, la carrière de Poilhes est à nouveau ouverte, le calcaire coquillier si caractéristique en constitue le matériau. Les dimensions de l'appareil sont plus réduites, la hauteur d'assise est de 40 cm environ et la longueur de bloc est inférieure à 60 cm (57 cm environ). Les assises parfaitement régulières se poursuivent jusqu'au contrefort mais l'autre chapelle latérale n'a pas été construite, comme le révèlent les pierres d'attente. Le



FIG. 17. CATHÉDRALE SAINT-JUST DE NARBONNE. Vue de l'élévation d'une travée de chœur. *Cliché A. Béa.*



FIG. 18. CHAPELLE NORD, VUE DU MUR DE RETOUR. Pierres d'attente et liaison avec l'élévation nord de la première travée. *Cliché A. Béa.*

raccordement avec l'élévation romane s'effectue avec les matériaux provenant de la démolition de ses murs, ceci permettant d'éviter toute dépense inutile dans un contexte d'épuisement des ressources. Les murs gouttereaux sud à hauteur des deux premières travées sont conservés presque en intégralité avec le système de contrebutement ainsi que la façade occidentale liée au porche voûté.

À l'intérieur, deux piles semi-circulaires engagées supportent les arcs diaphragmes au profil effilé par deux cavets, dont l'un est arrêté par le système à pénétration. Les chapiteaux simplement indiqués par les moulures sont rythmés par de légers becs triangulaires, en harmonie avec ceux du chevet. Les bases sont soulignées par deux jeux de deux moulures qui forment une mince avancée triangulaire au surplomb des arêtes de la plinthe à pans coupés.

L'édification du clocher sur la base de la chapelle latérale sud du chevet révèle un tout autre chantier (fig. 19). Le calcaire coquillier est encore utilisé dès le départ du chantier, notamment dans la voûte de la première salle et principalement dans la partie sommitale de la tour d'escalier. La partie la plus importante de la tour-clocher et la partie supérieure de la tourelle sont construites avec le calcaire à *laminea* qui a approvisionné le chevet. Il provient probablement de la même carrière, La Roque, ceci induisant de fait sa réouverture. La reprise est parfaitement visible dans la face orientale du clocher où il est encore possible de discerner le profil du ressaut du contrefort et le raccordement avec la nouvelle maçonnerie. La fenêtre haute de la deuxième travée de chœur reçoit un éclairage indirect par la fenêtre à deux lancettes percée dans l'élévation méridionale de la salle voûtée de la tour-clocher. L'étage campanaire est néanmoins élevé en retrait de cette dernière, bordé de minces contreforts. Les salles voûtées ont des branches d'ogives effilées par deux cavets mais le remplage de la fenêtre du premier étage suit encore les moulurations issues du répertoire rayonnant.

La dernière intervention sur la collégiale réside en l'installation d'un nouveau portail au niveau des portes sud et nord du porche. Ce dernier, sobre, est couvert d'un arc segmentaire profilé par des cavets et est couronné d'une archivolt saillante. Les bases sont facettées et marquées par de minces avancées prismatiques.

Ainsi l'étude de la collégiale du début du XIV^e siècle révèle-t-elle un chantier de construction ambitieux ayant employé la pierre armée, technique inconnue dans le diocèse et utilisée dans les cathédrales du nord de la France. Le développement accordé au chœur, la place réservée aux fenêtres ornées de remplages rayonnants, qu'elles privilégient le sens de la verticalité dans l'abside ou qu'elles occupent une largeur importante dans les chapelles latérales, placent ce chevet parmi les plus belles réalisations de la première moitié du XIV^e siècle. Les innovations adoptées sur le chantier de la cathédrale de Narbonne sont retranscrites à Capestang, à l'entrée de l'abside et des chapelles latérales, sous la forme du support engagé semi-circulaire pourvu d'une seule demi-colonnette supportant la moulure centrale, les autres s'interrompant par le principe dit à pénétration. La ligne verticale et épurée est privilégiée, accompagnée de simples chapiteaux à bec et la sculpture monumentale s'épanouit sur les clefs de voûtes et les culots des sacristies. Le chantier, qui ne put être celui d'un maître



FIG. 19. CHEVET. Vue du clocher sud. Cliché A. Béa.

d'œuvre quelconque, dut être dirigé par Jacques de Fauran qui sut adapter à Capestang, ainsi qu'il le fit à Gérone ou à Perpignan, les nouvelles techniques élaborées à la cathédrale de Narbonne.

La reprise de la construction est habituellement datée du XV^e siècle et le parallèle avec l'aménagement de la salle du château des archevêques par Jean d'Harcourt, archevêque de Narbonne de 1436 à 1451 (63), peut être rapidement établi. Néanmoins, l'étude de la dernière partie de la construction rend compte d'un contexte de crise dans laquelle les différentes parties architecturales ne déploient pas le faste du flamboyant. Les cavets sont certes employés ainsi que les remplages à soufflets dans la fenêtre de la chapelle latérale mais ni liernes, ni tiercerons n'apparaissent dans la voûte, pas plus que les motifs de pyramides inversées. Tout ceci ne peut permettre de dater la fin du chantier mené à l'économie du milieu du XV^e siècle, moment où, semble-t-il, les ressources de la collégiale sont augmentées par la cession de la paroisse à la table du chapitre (64) mais, plutôt, d'une large période allant de la fin du XIV^e à la première moitié du XV^e siècle, dans une région où les formes du gothique flamboyant apparaissent de manière précoce, dès les premières décennies de la deuxième moitié du XIV^e siècle (65).

63. A. MARIN, «Le château des archevêques...», p. 168.

64. Cf. G. DURAND, «Synthèse historique...», p. 6.

65. Il suffit d'évoquer les chantiers de Frontignan, Montolieu, Azille. Cf. A. BÉA, *L'art gothique en Bas-Languedoc: l'affirmation d'une architecture régionale (XIII^e-XV^e siècles)*, Université de Toulouse-Le Mirail, thèse Nouveau Régime, sous la direction de M. Pradalier-Schlumberger, dact., 2001, p. 277-320.